

Miss Achar

MISS ACHAR
100%
AVATAR

Collection
~La Datcha~



La Mèsonetta

MISS ACHTAR

100%

AVATAR

de

Miss Achar

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mèsonetta

Roman français du XXI^e siècle

ISBN 978-2-491625-06-1

Dépôt légal : janvier 2021

Les écrivains de La Mèsonetta sont heureux de vous proposer au fil de leurs œuvres

des liens en bleu pour partager avec vous la culture qu'ils aiment.

Attention dans les liseuses en noir et blanc les liens apparaissent un ton plus clair.

© 2021 – Tous droits réservés pour tous pays aux Éditions de La Mèsonetta

Lectrice.eur,

Tu me tiens dans tes belles mains, tendres et fortes à la fois. Moi, je suis cette clope entre tes doigts : tu me sors du paquet le temps de ton trajet en train, tu me caresses, me feuilletes, me consumes direct, tu me tires, taffe sur taffe, de manière peut-être un peu nerveuse, un peu dominatrice.eur... parce que tu m'as achetée. Shoot.

Et puis, oups ! Plus rien. Tu m'as finie. Évaporée. Sauf que j'ai laissé un peu de mon goudron noir dans ton cœur. Tu m'avais juste programmée dans ce laps de vide entre ceux que tu laissais et ceux que tu allais retrouver. Moi, ouverte, offerte sur tes cuisses, je t'ai aidé.e, environ deux heures à combler ce manque de vie. Tu ne m'oublieras pas. AVATAR.

Miss Achar

"Autoportrait", Miss Achtar



"Ce personnage a fini par mûrir de façon souterraine."

Claude Sautet

"Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf, qui brame au bruit de l'eau,
Pendant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre."

[Théophile de Viau](#), "La Solitude"

1. L'ombre de mon ombre

Je suis née en 1968 et depuis ce jour, j'aime mon ombre. En moi, physiquement, vraiment, je n'aime qu'elle. Je la trouve féminine, délicate, sensuelle, désirablement animale. Sa démarche fine, chaloupée, un brin simiesque, un brin féline, son allure élancée, souple, prompte à bondir, courir, se cacher, s'évader, attire mon regard de la même manière que les autres femmes contemplent, avec tant de nonchalance, sur les vitrines des magasins, leur propre reflet projeté. Une reproduction peut être si fourbe mais une ombre, en dit si long, et cela, parce qu'elle seule, échappe aux imbéciles carcans, si pesants de nos sociétés.

D'ailleurs, je n'aime pas la forte lumière, celle qui ne laisse aucune trace sur les façades, les trottoirs, celle qui nous efface. Je n'aime ni son intensité, ni sa blancheur grisâtre, jaunasse, ni sa surexposition qui nous livre, nus, en pâture, au monde extérieur. Mais je n'aime pas non plus ce temps brumaire, maussade et suicidaire où mon ombre me laisse orpheline de moi-même.

De mon petit lit d'enfant déjà, où l'ennui me minait en permanence, je me souviens, à la lueur gardienne d'une veilleuse électrique bienveillante, chaleureuse, réconfortante et si humaine, avait-on décrété, je m'amusais du reflet de mes doigts contre le mur, tapissé au style des années cinquante, imprimé de formes étranges de Méduse bizarre, de Minotaure fantasque. Ce spectacle animé que créaient mes phalanges transformées en oreilles de lapin, venait à mon aide régulièrement, serrait très fort la gorge de cette peur enfantine d'un bébé laissé seul dans

une pièce terne au goût douteux, puis l'étouffait. J'étranglais alors, toutes ces formes monstrueuses, en pinçant mon pouce contre mon index ou bien je les empalais d'un petit coup d'annulaire. Je filais des petites claques d'auriculaire sur leurs cornes, je transperçais leur ventre à grands coups de majeur. De mon petit poing contracté, je leur tirais la queue, les cheveux et tout ce qui dépassait.

Je n'avais pas le choix, lectrice, puisqu'il fallait bien, que seule au monde, je me défende ! Je n'avais pas le choix puisque mes pleures n'alertaient personne, mes apnées n'alarmaient personne et mes dyspnées sifflaient dans l'air en laissant tout ce grand vide autour de moi, de marbre. On ne me levait pas, on ne me lavait pas, on ne me sortait pas, paraît-il. On venait juste me gaver à grandes rincées de tétine au lait stérilisé. Sale, rouge, boutonneuse, barbotant dans mes excréments, je pris la gale. Une vieille du quartier, paraît-il, aurait conseillé qu'on enduisît de graisse de porc mon corps et mon cuir chevelu encore duveteux. Cela fit rire mais cela passa. Heureusement, à six mois, le sentiment de honte n'est pas encore prégnant. Pourtant, dans de telles conditions de survie, un nourrisson, paraît-il, peut trépasser. Paraît-il.

Alors, face à mon effroi, mes si rassurantes ombres chinoises décuplaient cette force de vie génétique ancestrale, m'extirpaient de la torpeur et de la sidération, d'autant plus que dehors, éclairs et tonnerres roulaient leurs gros yeux. Oui, j'étais en nourrice et c'était ma première année de vie.

Je le fais toujours, tu sais nourrice, quand ce grand vide me torpille le ventre, me bousille la cervelle, me projette pieds et poings liés dans le trou noir, quand, sous la pluie devant les joyeuses vitrines de Noël, l'âpre

sapidité de la société familiale me donne des aigreurs d'estomac, et particulièrement quand, imprimée dans mon amygdale cérébrale, cette douleur de la pénétration anale de ta grosse phalange adulte à ongle long, verni avec soin, remonte jusqu'à mon plexus et l'écorche. Je le fais toujours, le soir, pendant des heures, de ma main droite, pouce gauche à la bouche. Que je te dise encore nourrice. Je le fais même avec tout ce qu'autour de moi, je peux agripper, mouchoir en papier, stylo, cigarette roulée aux volutes dansantes, verre d'alcool fort, bulles de bière scintillantes. Je me tape ainsi tout le bestiaire de l'Antiquité : [Phénix](#), [Griffon](#), [Basilic](#), Dragon, Licorne, [Sphinx](#), [Chimère](#), [Gorgone](#), [Arachné](#).

Une ombre en dit si long... L'ombre obélisque de ton doigt à toi, érigée, sodomite, je n'ai jamais pu l'oublier.

2. "Designare"

Est-ce de ces premiers mois d'esseulement que m'est venue cette passion dévorante pour le dessin, le gribouillis, le barbouillage ? Est-ce d'un besoin viscéral de calmer mon angoisse face à cette solitude que jamais, non vraiment jamais, je n'ai acceptée ? Est-ce pour m'offrir une présence qui m'a, sans cesse, été refusée ? Est-ce pour sentir que, moi aussi j'existe, malgré cet acharnement de l'extérieur à me nier ? Ne pas être que le "numéro d'un dossier".

Prouver mon existence.

Est-ce pour me venger ? La solution se trouve peut-être dans l'enquête étymologique du mot même de "dessin". Mis bout à bout, ce n'est qu'au XVIII^e siècle que "dessin" s'affranchit de "dessein". Cependant, la racine latine du mot est "signo" signifie "marque", vient s'y accoler un préfixe "de" et ce n'est pas un hasard, c'est un projet individuel social. Au début de son histoire, "dessin" et "dessein" ne font qu'un : marquer, projeter, se démarquer... Je dessine donc je suis.

C'est donc tout naturellement que la femme que je suis devenue, mit au monde, seule, au foyer, dans un village aux confins d'une vallée montagneuse, un personnage à son image, un avatar non prématuré, un petit golem au cœur pour aimer, à la main pour châtier, conçu par amour sur la planche gris-anthracite à tréteaux de son bureau lors d'une fin d'hiver sombre de mars 2007, bien caché derrière le rideau des stalactites tombant majestueusement en pans de cristal du toit enneigé, au creux de

la chaude et secrète pouponnière de sa maison, entouré des trois arbres-fées bienfaiteurs : sapins pour la droiture, chênes pour la force, acacias pour la renaissance éternelle.

Deux jours auparavant, j'avais choisi les langes d'une papeterie prestigieuse fondée en 1557 que je connaissais depuis mon enfance. Sur papier Canson Figueras à texture naturelle de haute qualité, absorbant de façon homogène les eaux, les solvants et liants, et permettant un excellent maintien de la couche picturale, sans acide, ni azurants optiques, au grain toile de lin sensuel, d'un blanc immaculé, mes doigts tachés de gouache, de feutre, d'encre, de Caran d'Ache commencèrent la maïeutique, farfouillant mes entrailles au plus profond de moi-même. Les contractions durèrent toute la nuit et mes mains furent si moites.

En fond le vois-tu, nourrice ? je brosse à l'acrylique, un ciel vert orageux. Je peins, en premier et gros plan, une crinière de lion flamboyante, ornée de bijoux sabbatiques, aux formes de crocs reptiliens, sertis de saphirs bleu nuit et, en cascades, des boucles d'oreilles tombantes en grenats du Mozambique. Je plante, en son centre le plus précis, deux yeux bleu acier, étranges et profonds au regard fixe et déterminé. Je colorie au fusain ocre pale le grain de peau. Je dessine très finement au pastel pétale de rose des lèvres et crayonne, de la même couleur, des pommettes hautes. Pour la première fois de ma vie, mes mains tremblent et mon front perle de cette émotionnelle fièvre archaïque, terriblement incontrôlable. Je flirte avec la folie, je le sais. Au petit matin, c'est enfin la délivrance. J'entends son cri d'enfant sauvage déchirant qui couvre la voix si pure de [Piaf et des Compagnons](#) s'élevant religieusement du tournoyant vinyle noir :

"Une cloche sonne, sonne

Sa voix, d'écho en écho

Dit au monde qui s'étonne :

C'est pour

Miss Achar

C'est pour accueillir une âme

Une fleur qui s'ouvre au jour

À peine, à peine une flamme

Encore faible qui réclame

Protection, tendresse, amour."

Tu vois nourrice ; derrière la silhouette innocente d'un rejeton bafoué, il y a parfois l'ombre inquiétante d'un adulte, resté désespérément immature, celle d'une dessinatrice pré-pubère, libre de dessiner à sa guise, avec une seule contrainte, celle du temps qui coule entre ses doigts, fissure ses mains, les crevasse et menace, chaque seconde, l'exécution de sa mission. Oui, je dessine donc je suis et je vais te dire la vérité, nourrice, écoute bien ! Je ne suis ni dans le pardon, ni dans la soumission : je suis dans la vengeance et j'aime la punition bien méritée. Cela s'appelle la justice. Et puis, je ne suis pas dans le monstrueux pardon de la complicité.